

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Lettres Angloises, Ou Histoire De Miss Clarisse Harlove

Richardson, Samuel

A Dresde, 1752

Lettre CLXXVIII. Miß Clarisse Harlove, à Miß Howe.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1816

verrons, nous verrons. J'espère néanmoins que j'en serai quitte pour la peur.

Pardon, ma chere. Je suis picquée. Peut-être me trouverez-vous coupable: aussi me garderai-je bien de mettre mon nom à ce billet. D'autres mains peuvent ressembler à la mienne. Vous ne m'avez pas vûe l'écrire.

LETTRE CLXXVIII.

Miſſ CLARISSE HARLOVE,
à *Miſſ* HOWE.

Lundi apres-midi, 15 de Mai.

C'est à présent, ma meilleure, mon unique Amie, qu'il ne me reste plus en effet deux partis à choisir. Je reconnois à présent que j'ai poussé mon ressentiment trop loin, puis-que je me trouve dans le cas de paroître obligée à la patience de mon Tiran, pour une conduite qui peut lui sembler capricieuse & puerile, ou plutôt, qui lui a fait connoître le peu d'estime que j'ai pour lui. Il la croira du moins fort subordonnée; pendant que son orgueil lui persuade qu'il la mérite exclusive & du premier ordre. Ah ma chere! se voir forcée de se jeter comme à la tête d'un homme, qui n'est pas en vérité un homme généreux! Cette idée n'est-elle pas capable d'affliger mortellement une
jeune

jeune personne, pour laquelle toute autre espérance est évanouie, & qui n'a plus par conséquent devant elle qu'une éternité de tristesse, dont l'homme auquel sa mauvaise destinée la livre est capable lui-même de se faire un cruel plaisir ? Il me semble, en vérité, que c'est à quoi je m'attens avec ce sauvage. Quel sort est le mien !

Vous me donnez, ma chere, un fort bon conseil sur la manière décisive dont je dois lui parler. Mais considérez-vous à qui vous donnez ce conseil ? De toutes les femmes du monde, j'étois celle qui devois me trouver le moins dans l'occasion de le recevoir : car il surpasse absolument mes forces. Moi, presser un homme d'être mon mari ! Moi, rassembler toutes mes forces pour hâter les résolutions d'un homme trop lent ! Chercher moi-même à faire naître une occasion que j'ai perdue ! Ménacer en quelque sorte, employer du moins les reproches pour assurer mon mariage ! Ah ! chere Miss Howe, si ce parti est juste, s'il est sage, que cette justice & cette sagesse doivent coûter à la modestie ; ou à la fierté, si vous l'aimez mieux ! Ou pour m'exprimer dans vos termes, se tenir lieu à soi-même de pere, de mere & d'oncles ! surtout, lorsqu'on a lieu de croire, que l'homme veut s'en faire un triomphe ! Par pitié, ma chere, conseillez-moi,

moi, persuadez-moi de renoncer pour jamais à lui, & j'embrasserai pour j'aurais votre conseil.

Vous m'apprenez que vous avez fait l'esfai du credit de Madame Norton sur ma mere; vous me cachez, dites-vous, une partie de la fâcheuse reponse qu'on a faite à M. Hickman; & vous ajoutez, que peut-être ne m'en apprendrez vous jamais davantage. Pourquoi donc ma chere? Quelles sont, quelles peuvent être les fâcheuses reponses que vous ne devez jamais m'apprendre? Quoi de pire, que de renoncer pour jamais à moi?
 „ Mon oncle, dites-vous, me croit perdue.
 „ Il déclare qu'il se persuade tout au désavan-
 „ tage d'une fille qui a pû s'enfuir avec un
 „ homme: & tous sont resolus de ne pas se
 „ remuer d'un seul pas, quand il seroit que-
 „ sion de me sauver la vie!

Me tenez-vous quelque chose de pis en reserve? Parlez ma chere! Mon pere n'aura pas renouvelé contre moi sa terrible malediction. Ma mere du moins n'y aura pas joint la sienne. Mes oncles l'auroient ils scellée de leur consentement? En auroit-on fait un acte de famille? Quelle est donc, ma chere, cette fatale partie de mes disgraces, que vous ne voulez jamais me reveler?

O Lovelace! que n'entres-tu dans ma chambre, tandis que j'ai cette noire perspective

tive

tive devant les yeux? C'est à ce moment, que si tu pouvois pénétrer dans mon cœur, tu verrois une affliction digne de ton barbare triomphe?

* * *

La violence de mes sentimens, m'a forcée de quitter la plume.

Vous dites donc, que vous avez fait l'essai du credit de Madame Norton sur ma mere? Ce qui est fait est fait. Cependant, je souhaiterois, que sur un point si important, vous n'eussiez rien entrepris sans m'avoir consultée. Pardon, ma chere: mais cette noble & généreuse amitié, dont vous m'assurez avec une chaleur si extraordinaire & dans des termes si obligeans, me cause autant de crainte que d'admiration, par son ardeur.

Revenons à l'opinion où vous êtes, que je ne puis me dispenser de me donner à lui; & que soit qu'il y consente ou non, mon propre honneur ne me permet plus de le quitter. Il faut donc que je tire parti d'une situation si desespérée.

Ce matin, il est sorti de fort bonne heure, après m'avoir fait dire qu'il ne reviendrait pas dîner; à moins que je ne lui fisse l'honneur de le recevoir à dîner avec moi. Je m'en suis excusée. Ce homme, dont la colè-
re

re est à present d'une si haute importance pour moi, n'a pas été content de ma réponse.

Comme il s'attend, aussi-bien que moi, que je recevrai aujourd'hui de vos nouvelles, je m'imagine, que son absence ne sera pas longue. Apparemment qu'à son retour, il prendra un air grave, imposant, un air d'autorité si vous voulez. Et moi, ne dois-je pas prendre alors un air humble, un air soumis, & m'efforcer, par des apparences respectueuses de m'insinuer dans ses bonnes grâces? lui demander pardon, si-non de bouche, du moins en baissant les yeux, d'avoir eu l'injustice de le tenir éloigné? Je n'y dois pas manquer sans doute. Mais il faut que j'essaie auparavant, si ce rolle me sied. Vous m'avez raillé souvent de l'excès de ma douceur. Eh-bien, il faut essayer de me rendre encore plus douce. N'est-ce pas votre avis... O ma chere!

Mais je vais me tenir assise, les mains croisées devant moi, resignée à tout car je l'entens revenir ou plutôt, irai-je simplement au devant de lui & lui adresserai-je ma harangue, dans les termes que vous m'avez prescrits?

Il est rentré. Il me l'a fait dire, en demandant à me voir. Dorcas raconte que tous ses mouvemens respirent l'impatience. Mais il m'est impossible, oui, impossible de lui parler.

Lundi

Lundi au soir.

La lecture de votre lettre & mes douloureuses réflexions m'ont rendue incapable de le voir. La première question qu'il a faite à Dorcas a été, si j'avois reçu quelque lettre depuis qu'il étoit parti. Elle lui a répondu, que j'en avois reçu une, que je n'avois pas cessé de pleurer depuis, & que j'étois encore à jeun.

Il l'a fait remonter aussitôt, pour me demander une entre-vue avec de nouvelles instances. J'ai répondu que je n'étois pas bien; que demain au matin, je le verrois d'aussi bonne heure qu'il le souhaiteroit.

Ce ton n'est-il pas humble? Ne vous le paroît-il pas assez, ma chère? Cependant on ne l'a pas pris pour de l'humilité. Dorcas m'a dit qu'il s'étoit frotté impatiemment le visage, & qu'en se promenant dans la salle, il avoit laissé échapper quelques mots emportés.

Une demie heure après, il m'a renvoyé cette fille, pour me supplier instamment de l'admettre à souper avec moi, en promettant de ne prendre aucun autre sujet de conversation que ceux que je ferois naître moi-même. Ainsi j'aurois été libre comme vous voyez, de lui faire ma cour. Mais je l'ai fait prier encore de recevoir mes excuses. Que voulez-vous, ma chère? J'avois les yeux enflés. Je me sentois tres-foible. Il m'auroit été impossible, après plusieurs jours de distance,

T. IV. P. I.

R

d'en-

